

LA TRAITE DES MUSES

Dans le *Stupide XIX^e siècle*, livre sur lequel *Clarté* reviendra et où ce gros « boyau culier » de Léon Daudet vulgarise pour les besoins de sa politique de réaction républicaine, les idées conçues par Maurras du temps où il était vivant, l'*Entremetteuse* passe quelque chose (comme on dit) aux Romantiques et à leur manque de tenue devant la mort.

Comparez, dit-il, à cette pusillanimité devant l'inéluctable, à cette chair de poule, à ces frémissements, l'impavidité des gens du XVI^e, du XVII^e et même du XVIII^e siècle... Le manque de tenue devant la Camarde est le pire de tous, et l'acceptation de l'inéluctable devrait s'enseigner de bonne heure aux enfants, etc., etc.

D'abord, ce jugement est faux, radicalement faux. Les Jacobins, les soldats de Napoléon, les Communards entre autres, qui touchent de près à ce qu'on appella le mouvement romantique, se tinrent, il me semble, bigrement bien devant la mort. Et puis, en tous cas, le gros Léon, royaliste exemplaire, pourrait peut-être être fondé à écrire cela s'il avait lui-même fait ses preuves en telle matière.

Or, chacun sait que ce patriote renforcé eut, en 1914, après Charleroi, une venette de belle taille.

Le royaliste, le classique Léon Daudet, qui ose écrire que le manque de tenue devant la Camarde est le pire de tout, fichait le camp à Bordeaux en automobile, tandis que le Conseiller d'Etat Collignon, âgé de 58 ans et vieux républicain XIX^e siècle, s'il en fut, se préparait à se faire tuer dans l'infanterie à Vauquois.

**

M. Kartoffel ou Cartuyvel, dit de Waleffe, grand manitou des concours de la plus belle femme de France et des plus belles femmes de province, le même qui provoqua si gaillardement au meurtre de Jaurès et se couvrit de gloire pendant la guerre dans les salles de rédaction de la grande presse, entonne dans le *Journal* du 26 septembre dernier la louange et la description dithyrambiques du cuirassé-musée (sic).

« Un ministre du commerce entreprenant » (en effet, Dior, des Phosphates !) a obtenu de son collègue de la Marine d'installer à bord du croiseur « Jules-Michelet » (pauvre Michelet, qui crut si bien à la démocratie moderne !) une exposition de photos en couleur du « fin du fin » de notre art ; parures et lingerie féminines, bijoux et cristaux, et les salons de nos maîtres décorateurs, etc., etc., qu'on trimbangera dans les ports d'Extrême-Orient et de l'océan Pacifique.

Kartoffel a été visiter à Brest celle belle installation. Il en est encore tout enthousiasmé. Pensez donc : l'état-major de l'amiral est sélectionné avec une espèce de coquetterie. Il comprend (je n'oserais dire — c'est Kartoffel qui parle — que c'est dans un esprit de propagande) une trentaine d'officiers fringants.

Ce « salon du goût », dit avec un sourire « ad hoc » l'un des dits officiers, va s'attirer une procession de visiteuses féminines qui ne seraient certainement pas venues pour admirer nos canons. »

— Eh bien ! continue en substance Kartoffel, les temps sont durs. Si chacune de nos visiteuses est tentée par un article de votre caverne d'Ali-Baba (ah ! les quarante voleurs), la France (c'est-à-dire le business et le bizeness) n'aura pas fait une mauvaise affaire.

Mais le plus beau, c'est la conclusion de M. de Waleffe : « Jamais plus parfaite allégorie de la France n'aura flotté sur les eaux. A l'extérieur, du canon pour nos ennemis. A l'intérieur, des trésors pour ceux qui nous aiment. »

En effet, Kartoffel, jamais plus parfaite allégorie, non pas de la France, mais de qu'est devenue la France officielle, n'a flotté sur les eaux : à l'extérieur du croiseur, et sous prétexte de patrie, des canons qui ont grossi les dividendes des métallurgistes et qui doivent éventuellement servir à convaincre la clientèle rebelle de l'excellence de nos produits. A l'intérieur, et sous prétexte d'art, le vêtement, la parure et les installations plus ou moins intimes des poules de luxe.

**

M. Victor Marguerite, qui sous prétexte d'art et de pensée « de gauche » a conté dans son récent roman « La Garçonne », avec les détails les plus circonstanciés et les plus crus, les moeurs de la société capitaliste française — et réalisé ainsi quelque cent mille balles, a encouru l'indignation de M. Clément Vautel.

Jaloux sans doute d'un tel triomphe, le « filmiste » du *Journal* qui accoucha de quelques livres libertins et d'innombrables revues pour femmes à poil, accuse Victor Marguerite de réclanisme à outrance et d'obscénité (*Le Journal* du 26 septembre).

Et tout cela se passe — naturellement — dans le monde de la Légion d'Honneur (Victor Marguerite commandeur, Vautel chevalier).

Evviva la littérature française !

**

Dans l'*Humanité*, Marcel Martinet a déjà dit son fait à M. Georges Lecomte qui a osé écrire dans *Comœdia* (n^o du 18 septembre) que Marc Larrégué de Civrieux, l'auteur de ce recueil de poèmes révoltés paru il y a deux ans sous le titre de *La Muse de sang*, et dont *Clarté* a publié des fragments, était mort à Verdun pour la France en pensant à Lamartine et à la Patrie.

M. Georges Lecomte qui, sans doute, n'a jamais lu un vers du pauvre Larrégué de Civrieux, n'ayant pas rectifié, à notre connaissance, l'article où il souillait aussi impudemment la mémoire du jeune poète tué à Froide-terre en criant son dégoût et sa haine pour cette guerre et pour cette patrie des mercantis, *Clarté* se doit de signaler à ses lecteurs un aussi répugnant bourrage de crâne.

CHIL.

Une nouvelle école littéraire en Russie

« LES FRÈRES DE SÉRAPION »

Par Marc VOLOKHOV

Autant et plus que les diverses élites de l'Europe cultivée l'intelligence russe, durant ces dernières années et bien avant la guerre, s'est livrée ardemment à la recherche de l'émotion rare, de l'inouï, de l'inédit psychologique, de la sensation violente ; l'art de Russie, certainement toujours vivant, a tenté de renouveler par des procédés plus ou moins arbitraires et plus ou moins empruntés, les thèmes éternels.

En son inquiétude, l'art russe a interrogé l'Europe ; avec une certaine naïveté, avec un fougueux entrain, il a cru parfois entendre de loin la voix d'un prophète des temps nouveaux, d'un art nouveau. Ceux qui ont assisté à la réception de Marinetti à Moscou, ceux qui ont entendu les applaudissements dispensés si bénévolement à Jean Richepin savent que le public de Russie ne demandait qu'à saluer de nouveaux maîtres parmi nous, qu'à entendre des leçons qu'il espérait fructueuses. Bientôt déçu, déconcerté, affligé même, il comprenait qu'on l'avait trompé ou bien que les vérités de l'étranger n'étaient point celles qui lui convenaient.

Mais, sur ces entrefaites, survint la grande épreuve qui, depuis 1914, dure jusqu'à nos jours : toutes les facultés intellectuelles et sentimentales du grand peuple furent absorbées par le drame de la guerre et la tragédie révolutionnaire. Les groupes artistiques qui subsistaient en ces circonstances, qui même semblaient vivre d'une vie plus bruyante, plus étrange et, il faut bien le dire, plus scandaleuse que jamais, prétendirent créer, selon les exigences de l'heure, des œuvres de haute dynamique, en conformité avec les mouvements intimes, avec les douleurs et les espérances des combattants, et qui répondraient à la curiosité malsaine des oisifs. Les écoles littéraires se multipliaient et se succédaient avec une étonnante rapidité. Ce qu'elles accomplissaient ne satisfaisait en réalité personne ; et la prétention que l'on afficha trop souvent d'instituer un nouvel art populaire, de séduire, d'enchanter les masses, ne répondait aucunement aux résultats obtenus. Comme toujours, dans leurs premières tentatives, les artistes du verbe s'égarèrent à la recherche des formes et des sonorités. Contemporains, spectateurs et parfois acteurs d'une action violente, ils croyaient traduire par la violence de l'expression le pathétique des circonstances, ou faisaient semblant de le croire.

Il fallut attendre bien des jours et des semaines pour que la création russe trouvât quelques-uns des termes justes, définitifs qui seuls pouvaient représenter, figurer dans l'allégorie, dans les symboles de l'art, les secrets profonds de cette génération. Et, en somme, ces réalisations furent excessivement rares. Les dernières œuvres de Blok, les *Douze*, les *Scythes*, sont des poèmes uniques et que l'on s'étonne d'entendre retentir si puissamment dans le tumulte.

Les jeunes écrivains d'aujourd'hui ont presque tous rampé sur le champ de bataille ; tous, ils ont partagé les peines, les angoisses de la révolution. C'est ce qui explique que, pour eux, la création littéraire ne soit plus

un jeu, un amusement. Ils ont appris à méditer et à agir sérieusement. Ils ont également senti le prix des amitiés humaines, des sympathies étroites, ils ont acquis l'habitude de marcher ensemble et de se soutenir dans l'effort. De là vient que parfois les nouveaux groupements artistiques prennent en Russie un caractère de confrérie quasi-religieuse, si l'on veut bien entendre par là que le lien intérieur de ces associations, c'est le respect de la vérité, la religion de l'homme et le culte de la nature. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer l'apparition assez récente d'une école littéraire dont les membres se nomment « les Frères de Sérapiion ». Si nous croyons utile de citer l'exemple de ce groupe, ce n'est pas parce que, depuis quelques mois, il s'impose de plus en plus à l'attention des amateurs de lecture ; c'est plutôt parce que nous croyons reconnaître, dans cette jeune compagnie, l'état d'âme dont nous venons de suggérer les motifs et les origines. Quelle que soit la valeur des œuvres réalisées par ce groupe jusqu'à présent, on s'accorde à déclarer que les Frères de Sérapiion veulent sincèrement exprimer l'essentiel de leur âme durement éprouvée, qu'ils songent à réaliser un art vraiment populaire, qu'ils renouvellent la forme par la pensée et, enfin, qu'ils ont du talent. Maxime Gorki a donné à leur groupement l'appui de son influence politique et sociale et, ce qui vaut mieux, l'encouragement de sa sympathie, de son admiration. « Ils écrivent si bien, bien mieux que moi », déclarait-il, il y a peu de temps, à M. André Germain. (*Voy. les Ecrits Nouveaux*, août-septembre 1922). Il nous apparaît malséant d'affirmer que Gorki exagère : il a pour lui le passé si les Frères de Sérapiion possèdent virtuellement, espérons-le, l'avenir. Mais il est intéressant de rapprocher le témoignage de Gorki en faveur de ses jeunes amis d'une déclaration du maître qui semble bien exprimer le « credo » définitif auquel l'ont mené les travaux et les épreuves de son âge mûr, vers lequel inlassablement, infailliblement, se dirige toujours la pensée russe : « La seule valeur pour moi, c'est l'homme. Et je ne m'intéresse qu'à ce qui peut l'augmenter. » Ainsi, parmi ses jeunes frères, Gorki ressaisit l'écho de sa préoccupation constante ; il peut se dire que les nouveaux venus marchent avec lui à la découverte de l'homme, travaillent avec lui à en augmenter la valeur ; voilà ce qui justifie le suffrage et la protection qu'il leur accorde ; voilà donc ce qui est précieux.

**

« Les Frères de Sérapiion, dit M. Marc Slonim, à qui nous empruntons ces détails, constituent un des meilleurs cycles de contes, de récits et d'improvisations du poète Hofmann, humoriste inspiré.

« Six jeunes hommes se rassemblent chez l'hospitaller Théodore et occupent leur temps de discussions ardentes, de récits extraordinaires. Ils forment une véritable société, mais qui n'a ni statuts, ni président, ni règlement. La liberté de l'inspiration est la seule loi qu'ils se soient imposée. Ils se conforment à l'enseignement de celui qui a donné son nom au petit cercle :